

Fenêtre ouverte sur le monde:

la section mode

de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

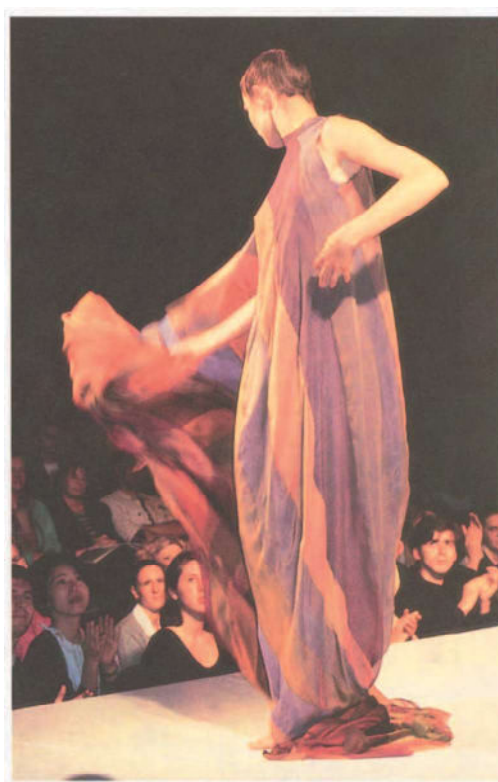
Ann Demeulemeester, Dries van Noten, Dirk Bikkembergs, Walter van Beirendonck: des noms compliqués que personne, hormis les Anversoises eux-mêmes, n'aurait écrits sans fautes il y a encore quelques années. Aujourd'hui, ils comptent parmi les grandes figures de la mode belge, parmi le gratin de la mode internationale. Et ils sortent tous de la même école: la section mode de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers.

Des étudiants courent dans tous les sens. Avec des prototypes, des accessoires, des épingles à cheveux, quelques rouges à lèvres. Ils procèdent aux derniers essayages avant le défilé... ce fameux défilé au cours duquel ils présentent leur travail de fin d'année devant le corps professoral au grand complet. Linda Loppa, Walter van Beirendonck, Nellie Nooren, Lieve van Gorp... les professeurs sont installés derrière une longue table garnie de cafés et de biscuits. Pendant deux jours, ils examineront ainsi des dizaines de créations. Des projets parfois farfelus, des vêtements parfois parfaitement commerciaux et portables. «Nous y revoilà», nous dit Linda Loppa qui mène le corps professoral. «Maintenant, il nous reste tout juste le temps de rectifier quelques détails. Pendant tout le reste de l'année, l'orientation choisie par les élèves a fait l'objet de discussions suivies. La coupe est-elle correcte? Les matériaux judicieusement choisis? Et le style de la collection? Nous parlons ainsi pendant des heures avec les autres professeurs et les étudiants de l'impulsion à donner à une collection, de la manière de présenter un défilé au public.»

Le lendemain un énorme écran vidéo est dressé sur le *Meir*, la rue commerciale la plus animée d'Anvers. On y projette des images de défilés des années précédentes. Les passants regardent, un peu étonnés. Ils ne savent pas très bien à quoi ils assistent - gratuitement en plus. Les défilés de l'Académie anversoise ne passent jamais inaperçus. Ce sont des moments de grande créativité qui constituent, pour les professeurs et les élèves, un superbe point d'orgue à une année académique et permettent au public de découvrir des talents encore inconnus. Et du talent, cette section de l'Académie n'en manque pas. Les noms les plus connus de la mode belge ont bénéficié de son enseignement. C'est également ici que ceux que l'on appelle maintenant les *Antwerpse Zes* (Six d'Anvers) ont appris les rudiments de leur art: Walter van Beirendonck, Dries van Noten, Ann Demeulemeester, Dirk Vansane, Marina Yee et Dirk Bikkembergs. Six personnalités différentes qui ont d'abord attiré



Section mode de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, défilé de 1993 (Photo Gaël Coursin).



Section mode de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, défilé de 1993 (Photo Gaël Coursin).

l'attention à l'étranger par leurs collections originales, se démarquant des tendances habituelles, ménageant ainsi à Anvers, une place de choix sur la carte de la mode. «C'était une excellente année», commente sobrement Marthe van Leemput, professeur depuis trente ans à la section mode, et qui a connu les Six dès leur entrée à l'Académie. «Une année formidable même, mais ce genre de choses n'est pas prévisible. Et pourquoi l'un remporte-t-il plus de succès que l'autre? Est-ce une question de talent? De sens des affaires? Je me souviens qu'Ann (Demeulemeester) avait terminé sa collection une semaine avant de la présenter au jury, Walter (van Beirendonck) par contre, n'y mettait la dernière touche que le jour même. Ce qui ne signifie pas que l'un des deux était, ou est meilleur que l'autre.»

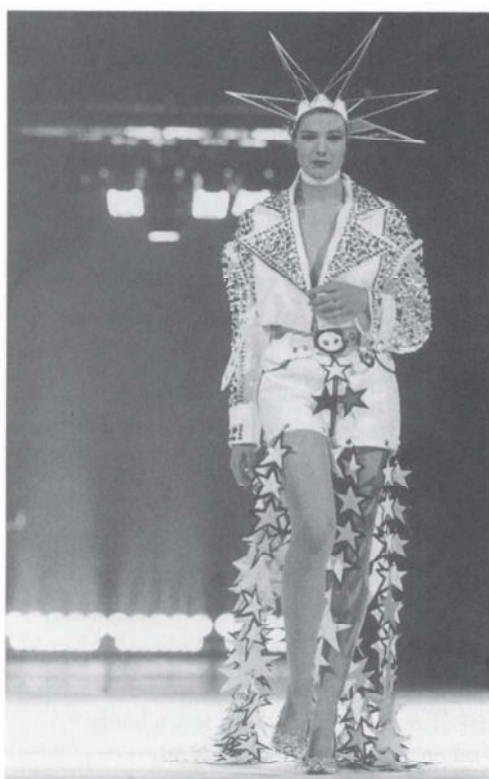
La section mode de l'Académie anversoise a été créée par Mary Prijot en 1963. Mary Prijot était bien plus qu'un personnage haut en couleurs qui adorait les chignons et les tailleurs Chanel. Si l'on en croit la légende, elle ne supportait pas une mode qui découvrait le genou. «Mary était une femme difficile et autoritaire, mais nous étions amies», explique Marthe van Leemput. Mary Prijot lui avait demandé de l'assister à l'atelier alors qu'elle n'avait pas encore terminé ses études. «Mary avait besoin de quelqu'un qui l'aiderait à réaliser les croquis des étudiants. A l'époque, la section mode se résumait au dessin de mode et les défilés étaient pratiquement inexistantes. Nous avons acheté une petite machine à

coudre, de seconde main. Elle ne coûtait que deux cents francs, mais le directeur de l'époque, Mark Macken, refusa de nous la rembourser. Montrez-nous d'abord ce dont vous êtes capables, nous avait-il dit.»

Marthe van Leemput se rappelle, comme si c'était hier, les premiers défilés de l'Académie. «Incroyables. Sans musique. Sans mannequins. Au réfectoire. Mary et moi, nous avons visité la Salle Élisabeth à Anvers, puis en en parlant autour de nous, nous avons rencontré quelqu'un qui avait une plus grande salle à nous offrir. Du réfectoire à une salle... Il y faisait terriblement chaud en été. Les mannequins ruisselaient de transpiration. Comble de malheur, elle ne pouvait pas accueillir plus de cinq cents personnes. Les spectateurs étaient serrés les uns contre les autres. A cette époque, Walter (van Beirendonck) et Dries (van Noten) avaient déjà assisté à de grands défilés à Paris et ils trouvaient notre défilé plutôt minable. Il y a environ sept ans maintenant que nos défilés sont organisés à la Bourse d'Anvers. Et c'est devenu notre point de chute.»

«Je dois admettre que l'année passée (1994), j'ai été un peu déçue par les réactions émises par la presse belge à la suite de notre défilé», dit Linda Loppa qui dirige aujourd'hui la section mode. «J'ai parfois l'impression qu'on ne nous comprend pas. J'entends dire que nos collections ne sont pas créatives et qu'on n'y voit rien de nouveau. Ces journalistes sont-ils donc insensibles à la coupe?» Nous sommes installées à une table de la salle de coupe où Linda Loppa et un autre professeur, Patrick Demuynck (un ancien élève), examinent quelques avant-projets d'étudiants. Les bâtiments entourent une ancienne petite cour de récréation et les salles de couture n'ont rien du brillant et du clinquant qu'on attribue généralement à la mode. «De nombreux étudiants passent leur examen d'entrée chez nous parce qu'ils ne trouvent pas leur place dans notre société», dit Linda Loppa. «Ils cherchent un foyer, et nous espérons être en mesure de le leur offrir. Leur créativité est encore intacte et ils se mettent en tête qu'ils veulent travailler dans la mode plutôt que de faire de l'économie ou des mathématiques. D'où l'importance de notre examen d'entrée: nous demandons des croquis. Mais les choses se compliquent lorsque le dessin est superbe mais que la personne n'a rien à dire. Nous nous entretenons avec chaque candidat pour voir s'il convient vraiment pour ce type d'études.» Patrick Demuynck enchaîne: «Une jeune fille nous racontait: je veux travailler dans la mode et d'ailleurs je lis *Weekend-Knack* (un hebdomadaire flamand qui accorde beaucoup d'attention à la mode). Mais lorsqu'on lui parle d'un article paru la semaine précédente, elle n'en a visiblement pas lu la première ligne. Les candidats manquent souvent de maturité, sont un peu naïfs... Mais attention, la naïveté peut également être une vertu qu'il ne faut pas perdre complètement.»

Puis nous échangeons quelques idées sur les tendances actuelles de la mode... le style rétro qui se pare d'allures tellement modernes aujourd'hui. Madame Loppa en parle constamment avec ses professeurs et ses étudiants. «La mode change d'orientation», dit-elle. «Après une période de *destroy*, les stylistes se sont à nouveau intéressés aux valeurs classiques. Un tailleur, un manteau, un blazer. Et certaines personnes réagissent en parlant de «déjà vu», de «moins créatif», mais je ne suis pas du tout d'accord avec ce genre de remarques. J'irais même jusqu'à affirmer que le côté artistique est plus développé



Section mode de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, fin du défilé de 1993 (Photo Gerrit op de Beeck).

actuellement qu'il y a dix ans. D'accord, on attache plus d'importance à la coupe ainsi qu'aux matériaux. Mais il y a également plus de recherche, notamment dans le domaine des proportions. Tous ces éléments avaient été un peu négligés. Autrefois, on se contentait d'une image globale, tant pour la conception que pour la créativité d'une collection. Mais la mode n'est pas statique. Des phénomènes comme le destroy, le recyclage, l'écologie ou le féérique sont des intermèdes dans la vie des stylistes, souvent liés à des phénomènes de société ponctuels. Aujourd'hui, d'autres thèmes nous interpellent. Nous cherchons à dépasser le simple stade de la coupe et de la couture. Et pour les professeurs aussi, cela représente une progression constante. Notre équipe accumule une expérience de plus en plus riche, et nous recherchons la perfection dans l'accompagnement des élèves.»

Linda Loppa, également une ancienne de la maison, se réjouit de l'attention que l'Académie suscite en Belgique et surtout à l'étranger. Depuis quelques années, des créateurs de mode étrangers (notamment) sont invités à siéger dans le jury. La réputation de stylistes tels que Ann Demeulemeester, Dirk Bikkembergs et Dries van Noten, qui figurent tous parmi les vingt premiers du classement du *Journal du Textile*, la célèbre revue professionnelle française du secteur de la mode, est telle que plus personne n'ignore à l'étranger qu'on enseigne la mode à Anvers. Une nouvelle génération de stylistes part déjà à la conquête de l'étranger. Des noms tels qu'Anna Heylen, Sarah Corynen, Lieve van Gorp,



Collection de Walter van Beirendonck, présentée à Paris le 26 janvier 1995 (Photo Chris Rügge).



Collection d'Ann Demeulemeester.

Raf Simons, Wim Neels et Stefan Schneider, qui sortent tous de l'Académie d'Anvers, viennent enrichir la liste bien fournie de créateurs de mode belges. Leurs collections ornent déjà les vitrines des boutiques aux quatre coins du monde. Mais un tel rayonnement n'impressionne-t-il pas les nouveaux venus, qui doivent être soumis à une pression de plus en plus forte? «Il va de soi qu'un élève de dernière année n'est pas encore un créateur, mais qu'il est malgré tout plongé dans l'univers de la mode», dit Linda Loppa qui connaît bien le problème. «Et les élèves qui rentrent à l'Académie ne sont heureusement pas impressionnés par sa réputation. Le nombre des inscriptions reste assez stable... une soixantaine. Et parmi eux, rares sont ceux qui ont été attirés par ce qu'il est convenu d'appeler le «glamour». J'ai l'impression que dans les années 80, les stylistes étaient davantage considérés comme des vedettes qu'aujourd'hui. Et que les jeunes connaissent un peu moins la mode qu'avant. Il va de soi que l'attention suscitée par les créateurs belges rejaillit sur nous... et que nous sommes contactés par un nombre croissant d'étrangers. Surtout des Allemands, et même un francophone. Il est vrai que les langues ne nous posent pas de problèmes: tous ces jeunes apprennent rapidement le néerlandais et deviennent des Anversoises d'adoption. Stefan Schneider par exemple, qui est Allemand d'origine, vit toujours à Anvers, alors que ses études sont terminées depuis longtemps.»

Linda Loppa est formelle : pratiquement tous les étudiants sortis de l'Académie ont trouvé du travail. Elle énumère rapidement les noms des élèves de l'année précédente. «Thessa est à New York. Angélique travaille chez Gaultier à Paris. Véronique chez Natan et Kyuso. Ava et Maarten lanceront leur propre collection la saison prochaine. Ellen a déjà participé au Salon de Paris, Ann Sophie s'occupe de tricot... tous ces jeunes ne manquent pas d'occupations, et c'est plutôt encourageant. Il va de soi que nous suivons nos étudiants, même après leur dernier défilé chez nous.»

Les études de la section mode durent quatre ans. La première année, on y travaille surtout sur les formes - un ensemble de plage, une jupe, une robe et une robe de soirée sont réalisés en toile. Les étudiants de seconde année doivent choisir une période de l'histoire du costume et imaginer une version contemporaine du costume historique d'une certaine époque. En troisième année, c'est le thème du folklore qui est traité individuellement. Et des élèves de dernière année, on attend une collection complète comportant au moins huit modèles différents. Outre ces matières «pratiques», le programme comporte encore tout un éventail de matières théoriques qui font l'objet d'examens écrits et oraux, et qui vont de l'histoire du costume aux langues. «Une option mûrement réfléchie», dit Linda Loppa. «L'expérience des uns et des autres nous a appris qu'en entreprise, on ne savait trop que faire des stagiaires. Et dans ce cas, les deux parties perdent leur temps. Par contre, il arrive qu'un étudiant fasse un stage chez un fabricant après avoir terminé ses études. A cet âge-là, il est d'ailleurs plus à même de choisir ce stage en connaissance de cause. Nous ne voulons en aucune façon que les étudiants soient victimes de ce type d'activité annexe... et c'est pour cette même raison que nous ne raffolons pas tellement des concours. Mais ne me comprenez pas de travers : les années précédentes nous avons organisé plusieurs visites dans l'industrie. Je trouve même indispensable de visiter des fabricants. Les étudiants se rendent également en groupe à Première Vision, le Salon des Tissus de Paris. Et il va de soi qu'à l'époque des collections à Paris, ils essaient d'assister à autant de défilés que possible (rire)...

En quoi l'Académie d'Anvers diffère-t-elle des autres écoles de mode? Linda Loppa réfléchit quelques instants avant de nous répondre. Puis (définitive): «Ici, les étudiants n'étudient pas uniquement la mode. Dans des écoles comme Esmod à Paris on se contente d'analyser les tendances et les collections des créateurs. On ne parle que de mode. Chez nous, lorsqu'on parle de mode c'est en tant que but de recherche, comme phénomène de société. Nos étudiants reçoivent une formation culturelle, traversent un processus de prise de conscience... et nous sommes là pour stimuler leur créativité. Ils évoluent également en tant qu'êtres humains. Et si vous voulez mon avis, tout le monde aurait avantage à passer une année chez nous.»

VEERLE WINDELS

Journaliste.

Adresse: Arthur Goemaerelei 6, B-2018 Antwerpen.

Traduit du néerlandais par Marylène Berlage.